Mes

J
tout
l'esp
de l
Cet
mes
qu'i
mei
J
tion
mon
étyı
réel

LETTRES

D'UNE PAPISTE

1

BROOKLYN, LE 10 MARS 1873.

Messieurs du Franc-Parleur,

Je lis assidûment votre journal. Je n'ai pas la prétention de tout le comprendre, mais il me semble que j'en saisis parfaitement l'esprit général, et je me rends, je crois, assez exactement compte de la note qui sert de diapason à tout ce que vous y publiez. Cette note se trouve être tout à fait le ton de mes pensées, de mes réflexions, de mes études ;—(Vous admettrez bien, j'espère, qu'il y ait des femmes qui étudient;)—et, ce qui est beaucoup meilleur que tout cela, le ton de ma religion.

Je suis *papiste*, et je tiens avant toute chose à cette qualification ; je la trouve même beaucoup plus logique que celle *d'ultramontain*, qui a cette grande défectuosité, au point de vue de son étymologie, de représenter d'une façon vraiment boiteuse le sens réel qu'elle s'est acquis de nos jours. La première fois que je me

suis fait expliquer la signification de ce mot, on m'a dit qu'il avait été inventé pour dépeindre l'interprétation des doctrines de l'Eglise Catholique, dont le Siége est à Rome, comme chacun sait, c'est-à-dire, *au delà des montagnes* qui séparent l'Italie de la France. Le mot est donc né de l'opposition que la religion catholique interprêtée à la Française faisait à la religion catholique interprêtée à la Romaine ; et, avec ce mince passeport, il a couru le monde. C'est un mot malheureux. Le mot *Gallican* est logique ; il peint l'erreur religieuse d'une nation isolée, comme l'Anglicanisme, l'erreur religieuse de l'Angleterre. Le mot *ultramontain* ne l'est pas, puisqu'il n'exprime qu'une idée de rapport local de la vérité avec cette erreur ; et j'ai toujours pensé que la vérité ne devait pas logiquement se servir de termes ayant le moindre contact avec l'erreur. Cela me semble si vrai que les protestants, quand ils veulent parler liturgiquement de leur Eglise, l'appellent *catholique*. Aussi, suis-je bien persuadée que ce n'est pas l'Eglise Romaine qui a inauguré la locution d'*ultramontanisme*, car, bien que signifiant la contrepartie du gallicanisme, cette locution a dans sa propre structure une origine tout à fait gallicane. Qu'en pensez-vous ?—Ce n'est là, il est vrai, qu'une querelle de mots, mais toujours est-il que j'aime bien mieux le mot : *papiste*. Il exprime en effet l'unité de l'interprétation chrétienne, en deça comme au delà de toutes les montagnes, à travers tous les fleuves et tous les océans, et à la face de toutes les *nationalisationneries* passées, présentes et futures de doctrine religieuse.—Pardonnez-moi ce néologisme—il est aussi laid que la chose.

La définition du dogme de l'Infaillibilité du Pape donne, d'ailleurs, à mon sens, au mot *papiste* une vigueur toute nouvelle et une saveur toute particulière.—Ne trouvez-vous pas ?

Je suis donc papiste, et, avec la grâce du bon Dieu, non seulement j'espère le rester toute ma vie, mais encore, je désire l'être en toutes choses, si petites qu'elles soient en apparence. Or, ce désir se traduit pour moi à l'état de volonté, cette volonté à l'état de réflexions, ces réflexions à l'état de travail, et ce travail à l'état de : " LETTRES D'UNE PAPISTE."—Vous avez là l'explication de ma correspondance.

Laissez-moi vous dire tout de suite que si vous publiez cette correspondance d'aujourd'hui, j'ai l'intention de vous en adresser d'autres plus tard, et que, si vous ne la publiez pas, je garderai pour moi, sans le traduire en *lettres*, ce petit enchainement de désir, de volonté, de réflexions et de travail *papistes*, dont je viens de vous parler.

Ce n'est pas tout. Pour vous faciliter le choix de l'alternative où je viens bénévolement vous placer, l'alternative de vos colonnes ou de votre panier, il faut bien, n'est-ce pas, que je vous indique, au moins sommairement, de quoi j'ai l'intention de vous parler ; et c'est ce qu'il me reste à vous dire dans cette lettre.

J'ai l'intention de vous parler d'une idée qui n'a, je crois, pas encore été traitée, du moins que je sache ; et voici cette idée ; je vous l'énonce sous forme de titre ;—c'est plus commode.

" DE L'INFLUENCE DU LIBERALISME CATHOLIQUE DANS LA VIE DE FAMILLE.

Maintenant, comment traiterai-je cela ? Je n'en sais rien à proprement parler. Je sais seulement que j'ai l'idée de cette question ; que j'appuie cette idée sur un principe de foi ; et que beaucoup de petites observations *de la vie de famille* me l'ont bien et dûment ancrée dans la tête. Voilà tout. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que cela suffit pour écrire des *Lettres*, parce que j'entends par *lettres* un bavardage à la plume et pas autre chose.

En résumé, *Messieurs du Franc-Parleur*, vous avez ma profession de foi ; vous avez la confidence de l'enchaînement des mobiles qui déterminent ma démarche ; vous avez le titre de mon sujet ; vous avez la forme avec laquelle—(faute de meilleure)— je pourrai le traîter ;—c'est à vous de décider si vous voulez que je " *risque le paquet*."

Veuillez agréer, etc.,

KATE LEWISSON.

2

BROOKLYN, le 26 MARS 1873.

Je commence par vous dire que j'ai mis un certain temps à me faire une idée à peu près nette de ce qu'est au juste le *Libéralisme-Catholique.* C'est bien excusable, par la raison bien simple que : *ce qu'est* le Libéralisme-Catholique est précisément *ce qui l'empêche d'être compris.*—Ceci n'est point un paradoxe, je vous assure ; et en voici l'explication. — Le Libéralisme-Catholique est le *féminin*, ou, pour mieux dire, l'*efféminaction* de la Foi ; et, c'est un fait reconnu de l'univers entier, que rien n'est plus difficile à comprendre que la femme—Vous m'accorderez bien cela—Eh bien, si vous voulez songer un instant à la superfétation de difficulté que présente à une *Conscience-femme* l'analyse d'une *Doctrine-femme*, vous aurez, je pense, une idée du remue-ménage de cervelle qu'il m'a fallu faire pour mettre un peu d'ordre, un peu de discipline, un peu de précision, un peu de nerf, ou, si vous aimez mieux, un peu d'intelligence ; —(Pour ce cas-là, c'est la même chose),—dans la notion de ce que vous ne cessez d'appeler la *grande hérésie moderne.*—Hérésie, j'en conviens avec vous, mais hérésie qui est, par sa nature même, l'hérésie mignonne *des Dames*, comme disent les bourgeois.

J'aurais quelque teinture de vanité à me complaire dans ce crayonnage des difficultés personnelles à comprendre la chose dont je parle, pour parapher le crayonnage par l'aveu satisfait que j'ai compris la chose, si je n'y mettais tout de suite le holà. Et le holà, c'est cet autre aveu bien sincère que, toute seule et livrée

à moi-même, autrement dit : *jugement-femme* en face d'une *théorie-femme*, je ne serais jamais, jamais, venue à bout de débrouiller cet écheveau.—On m'a donc aidée, grandement aidée.—Maintenant, quelles sont les circonstances qui m'ont servi de bobine ; quels sont les bras *charitables*...... ou *chers*,—(Ça encore, c'est,... ou du moins, ce devrait être, toujours la même chose ;—qui ont rempli pour ma *compréhension* l'office de devidoir ?—Eh bien,... ça ne vous regarde pas.

Mais, j'y pense, il est fort possible que cette première définition du Libéralisme-Catholique ne vous satisfasse point—Elle a bien ce droit-là, car, après tout, ce n'est pas le moins du monde une définition ; et vous,—ou bien d'autres ; n'importe,—seraient fondés à dire que ce n'est qu'un coup de patte, ou un *mot de femme*,—(ce qui, à son tour est si souvent, mais ne devrait jamais être la même chose)—Je vais donc tacher de vous servir un autre point de vue qui me parait plus...... *mâle*, bien que toutefois il ne soit aussi un peu qu'une *figuration*.

Je me *figure* donc que les Libéraux-Catholiques ne sont pas autre chose que DES PROTESTANTS QUI SUIVENT LES OFFICES DE L'EGLISE CATHOLIQUE.

Voyez-vous le tableau ? Voyez-vous le défilé ? Voyez-vous l'exhibition ? — On va à la Messe *en famille*. — C'est très bien ; —et même quelque fois aux Vêpres ou au Salut. — Le père a son *Eucologe* ; la mère a sa *Journée du chrétien* ; le fils a son *Paroissien* ; la fille a son *Manuel de prières*. On suit la cérémonie.—On écoute le sermon. Les trois quarts du temps, il ennuie. —On dit en sortant : " Ce bon Père un tel, il dit d'excellentes choses, mais il n'est pas orateur, il ne fait vraiment pas plaisir à entendre " — Je ne parle pas des remarques et observations faites sur les toilettes du tiers et du quart ; c'est un sujet bien battu, et qui ne prouve peut-être pas grand chose.—Le père souscrit à quelques œuvres, à cause de sa position, et est membre de quelques associations de secours mutuels. La mère est Dame de charité, à cause de la position de son mari, et fait à certaines époques avec une ou deux amies des quêtes en ville. La fille est *Enfant de Marie*, à cause de la position de ses parents, et

va aux *matinées des Enfants de Marie*, réunions hebdomadaires ou mensuelles de jeunes filles *appartenant* à des parents de même position. Le fils n'a pas le temps.—Et puis, on fait ses Pâques ; on communie même aux grandes fêtes ; c'est dire qu'on a un confesseur — " un saint homme ; — il est si bon ! — il vous parle avec tant de douceur " ! — Un peu avant, et un peu après ces époques, on est plus sage ; on s'observe mieux ; on fait ses prières avec plus de *soin ;* on rit moins, ou on se fâche moins; selon qu'on *aime à rire* ou qu'on ait le *caractère prompt.* Mais au fond de tout cela, *avance-t-on ?*...... La *Foi* acquiert-elle cette lucidité joyeuse et sereine des choses de la terre et des choses du ciel qui donne reponse à tout ? Déchire-t-elle petit à petit, *tranquillement*, selon le grand mot de St. François de Sales, les voiles qui s'étendent entre ces deux catégories de tout ce qui est créé ?...... l'*Espérance* a-t-elle en réalité un battement d'ailes, un souffle de vie, une palpitation régulière, un vrai bon sourire ? Se demande-t-on seulement ce que c'est que l'*Espérance ?* N'en fait-on pas plutôt ce qu'on pourrait appeler *une fiche de consolation*, c'est-à-dire quelque chose de creux et d'indéfini qui ne console pas le moins du monde,et dont on se...*fiche* pas mal ; quelque chose dont, à tout prendre, on ne prononce le nom que parce-qu'il y a dans les Livres de Prières un " *Acte* " qui s'appelle ainsi. Et la *Charité*, dans quel *corbeillon la met-on* ? Ah, voilà un mot dont on *joue innocemment*, pour ne pas dire autre chose ; un mot à qui l'on pourrait bien appliquer, — pour les familles que je *peinture* ici,—ce trait satyrique que j'ai vu une fois écrit au crayon sous la photographie de...... je ne vous dirai pas qui : " *Usé sans avoir servi* "...... Enfin l'*Humilité*, cette pierre de touche ou plutôt cette fleur et ce fruit de toutes les autres vertus, a-t-elle une saveur, a-t-elle l'ombre d'une ombre dans ces mêmes familles ?—À toutes ces interrogations, je réponds sans hésiter : Non, non, non. La Foi ne *marche* pas ; l'Espérance ne *vole* pas ; la Charité ne *porte* pas ; l'Humilité n'*éprouve* pas, ne *féconde* pas ; car ces familles ont un ver-rongeur dans la conscience, souvent sans qu'elles s'en doutent ; elles sont piquées de Libéralisme-Catholique.

Je reviendrai très probablement dans la suite sur le *papiste-examen* de ces vertus, car, en définitive, tout est là.

Et, dites moi, en fait *d'exercices religieux* les protestants qui *pratiquent*, n'en font-ils pas autant ? Souvent même n'en font-ils pas davantage, et n'en font-ils pas mieux ? « *N'en font-ils pas autant* " ! , c'est le mot que disait le bon Dieu en parlant des païens, quand il *faisait la morale* aux Juifs. Qui sait ? Les Pharisiens et les Saducéens, les Scribes et les Princes du peuple du temps du bon Dieu, ne faisaient peut-être pas autre chose, sur bien des points, que du *Judaisme-libéral*, tandis que Jésus-Christ était— (Ça c'est positif,)—*le Judaisme-catholique incarné.*

Aussi, que voit-on dans les *coulisses* des familles où le catholicisme-libéral est venu sournoisement s'installer au *trou du souffleur ?* Ce qu'on voit ? Eh mon Dieu des *scènes*, plus ou moins *vives*, selon l'éducation ; une sorte de *comédie* permanente, généralement involontaire, irréfléchie, non préméditée, mais, pour ainsi dire, fatale, pas drôle du tout, très-fatigante, et au fond toujours triste. Un perpétuel et monotone *mariage forcé* des idées. Ce qu'on voit ? Souvent, oui, très souvent, plus souvent que cela n'en a l'air à la surface, des abîmes de mésintelligence, déguisée mais profonde, entre le père et le fils, entre la mère et la fille, entre le frère et la sœur, entre le mari et la femme. Je ne parle pas des gendres, brus, beaux-parents et autres confédérés, c'est trop classique.—Eh bien, toutes ces illusions, et tous ces trompe-l'œil, tous ces casse-cou et toutes ces fondrières, le Papisme seul peut les dissiper et les combler, seul il le peut, seul, seul. Il y en a des exemples, et quand il n'y en aurait pas *; ça doit être*, car, foi de papiste, le Papisme contient le principe et le secret de toute explanation comme de tout niveau des âmes. Cette donnée est d'ailleurs toute ma thèse, et toute mon ambition est de vous la démontrer sur le vif.

Donc, si mon ébauche de famille du libéralisme-catholique est vraie — Et qui peut nier qu'elle ne soit vraie, en se donnant la peine de cligner des yeux pour *y regarder de près ?*—ai-je tort de dire que ce n'est pas autre chose qu'un squelette, ou si vous ai-

mez mieux, un revenant de protestantisme, costumé, paré ou drapé à la catholique ? C'est une danse macabre sur un air de guinguette.

" A la libéro,
L'on chasse
L'on déchasse
A la libéro,
L'on chasse comme il faut. "

En résumé, ce que je vous dis là est vrai, par ce que les protestants ne font pas autre chose ; – et même *ne peuvent pas faire autre chose à peine de cesser d'être protestants* ; sans s'en douter eux aussi,—absolument comme tant de catholiques sont, je le répète, protestants sans s'en rendre compte.

Cette vérité là, je ne l'ai pas inventée, mais je la tiens de plus d'un missionnaire, de plus d'un convertisseur de protestants, comme nous en avons heureusement plusieurs aux Etats-Unis, et qui possèdent pour les conquêtes de leur laborieux apostolat, cette perspicacité intime, ce maniement sûr, cette pénétration rapide des consciences qui est une grâce d'état et qui *dompte*, pour l'honneur de la vérité, tant de belles natures nées dans l'erreur.

Encore un petit mot là-dessus, si vous me le permettez pour épuiser ce sujet. *Protestant* et *libéral* cela n'a-t-il pas en somme la même signification ? *Protester* de sa propre et individuelle interprétation de l'Evangile, comme règle de la foi chrétienne ; ou bien, déclarer libres, *libéraliser* ses appréciations au sujet des enseignements de l'Eglise catholique, en vérité, cela se ressemble joliment. Il y a cette différence, que le premier système est plus *rationnel*, (le *rationnel* c'est d'ailleurs ce qui le condamne), que l'autre. Il y a dans le Protestantisme de bonne foi un certain courage, une certaine honnêteté, une certaine virilité, une certaine maintenue-en-eveil, qu'il est, je crois, impossible de jamais rencontrer dans le Libéralisme-catholique ; et cela s'explique tout seul ; il y a bien plus d'abus de la grâce dans ce dernier que dans l'autre .

Mon premier tableau de la vie de famille catholico-libérale prise à vol d'oiseau m'a entrainée plus loin que je ne pensais. J'a-

vais pourtant l'intention de vous en montrer un autre qui est bien mieux réussi, parce que je n'y suis pour rien. Je l'ai trouvé dessiné, il y a quelque temps, dans une petite Revue catholique anglaise, et je voulais vous le calquer, c'est-à-dire vous le traduire. Il m'a beaucoup frappée quand je l'ai eu sous les yeux. Mais, comme il est un peu long, sans l'être pourtant trop ; comme d'un autre côté, je ne pourrais pas résister à la démangeaison de m'en faire pour vous le *cicerone*, c'est-à-dire de vous le faire regarder par ma lorgnette, je renverrai à la prochaine fois son *exposition*, c'est-à-dire sa traduction, et.... mon boniment.

Veuillez agréer, etc.

KATE LEWISSON

3

BROOKLYN, LE 2 AVRIL 1873.

Le *Tableau* dont je vous ai parlé, à la fin de ma dernière lettre, n'est pas un tableau ; c'est *Deux Tableaux.* C'est intitulé, dans la Revue qui lui a servi de *studio :* " *The two Pictures.*" Et, comme c'est une traduction que je me suis engagée à vous en offrir, nous l'appellerons, si vous voulez bien : " *Les deux Images*"—j'ai toujours beaucoup aimé les images.—Asseyez-vous donc, et regardez bien ; je tire le rideau.

" Tout le monde connait, au moins par ses nombreuses repro-
" ductions, la magnifique toile sortie du pinceau d'Ary Sheffer et
" représentant le dernier entretien de St. Augustin avec sa mère,
" Ste. Monique, en face de la rade d'Ostie. Le peintre a été réel-
" lement inspiré dans cette œuvre ; car elle rend d'une manière
" saisissante le récit que nous a laissé le grand Evêque d'Hip-
" pone de cette scène de famille. La mère et le fils sont assis à
" côté l'un de l'autre ; la mère tenant dans ses deux mains amai-
" gries et mourantes une main de son fils ; le fils, le menton sou-
" tenu par son autre main repliée ; et tous deux, les yeux fixés
" dans une même direction, la direction du ciel, qu'ils contem-
" plent avec une délicieuse expression de suavité, de repos et de
" claire-vue. Tout le : " ***Rien n'est plus doux sur cette terre que***
" *l'espoir de l'éternité* " est contenu dans ce long et unanime
" regard."

" Du reste, la citation de quelques passages de ce palpitant " chapitre des palpitantes *Confessions* de St. Augustin sera la " meilleure description que l'on puisse donner du tableau de " l'artiste allemand : "

" *Ce tête-à-tête avait pour nous un charme indéfinissable. Oubliant les choses passées et nous complaisant dans la pensée des " choses de l'avenir, nous nous demandions entre nous quelle doit " être la vie éternelle de ceux qui sont sauvés ; et nous nous " adressions ces demandes, en en cherchant la réponse auprès de " la vérité qui nous est accessible, auprès de la Vérité que vous " êtes, ô mon Dieu !—Les lèvres de nos cœurs se désaltéraient " avidement aux flots surnaturels de votre fontaine, fontaine de " vie qui réside en vous.—Nous parcourûmes ainsi, à pas gradués, tous le domaine des corps, et jusqu'à l'espace céleste d'où " le soleil, la lune et les éoiles répandent leur clarté sur la terre ; " et nous montions plus haut encore, dans la communion de nos " idées, dans l'échange de nos réflexions et dans l'admiration tou" jours grandissante de votre œuvre en tout.–Nous disions donc : ... " –"Ah ! puisse notre vie éternelle ressembler à ce moment d'intelli" gence où se sont confondus nos désirs et nos soupirs."—Et elle " me dit : Mon fils, j'ai consommé tout mon espoir en ce monde, " car il était une seule chose pour laquelle j'ai souhaité séjour" ner encore quelque peu ici-bas, c'était de vous voir chrétien" catholique avant que je ne meure, et mon Dieu m'a accordé " cette joie avec surabondance "*.................

" Telle est le premier tableau. Le second n'existe pas *pictu" ralement*, (*in a pictorial manner*), mais il existe *historique" ment ;* il existe surtout dans la portée spiritualiste que l'authen" ticité de ses éléments compositeurs nous en donne. Il *pourrait* " être mis en toile, et pour être philosophiquement réussi, il de" vrait former tout à fait le *pendant* de la *page en couleurs* " d'Ary Sheffer. En voici le *carton*."

" C'est Luther et Catherine de Bohren dans une allée solitaire " des jardins princiers du château de Wartbourg, et c'est la nuit. " —(Contrepartie naturelle du tableau de St Augustin, dans le" quel la chaude transparence de l'atmosphère italienne est indi-

" quée par un coin du ciel sans un seul nuage et par un bout de
" la mer sans une seule ride.—La morale des deux tableaux
" n'est-elle pas d'ailleurs toute là: d'un côté, *le jour ;* et de l'autre'
" *la nuit* de la conscience humaine ?)—C'est donc la nuit, mais
" jamais le ciel n'avait étincelé de tant de feux ; jamais soirée
" plus opalienne n'avait invité à de plus religieuses rêveries.—
" Il y a des heures où Dieu fait jaillir du cœur de l'homme des
" prières instantanées et d'irrefoulables larmes ; heures de béné-
" diction que la miséricorde éternelle accorde à la faiblesse du
" pécheur ; heures de malédiction, quand la vanité du pécheur
" les stérilise par le dédain ou l'abus qu'il en fait !"

" Luther et Catherine sont assis sur un banc de gazon enca-
" dré d'épais ombrages, qui laissent l'horizon s'étendre au loin
" devant eux. Catherine porte une robe de velours incarnat.
" Une chaîne d'or artistement travaillée est suspendue à son cou.
" Sa chevelure ramenée en épaisses torsades châtain-clair sur le
" sommet de sa tête y est fixée par un ruban bleu avec une in-
" génuité savante, et ses mains tourmentent une rose jaune, dont
" plusieurs pétales effeuillées parsèment les plis de sa jupe. Lu-
" ther renversé en arrière contre le tronc d'un arbre, et les deux
" mains croisées derrière la tête pour lui servir de point d'appui,
" semble humer à pleins poumons cet air si calme et si serein.
" Son esprit y aspire les ondées d'un repos qu'il a perdu depuis
" longtemps ; et, sollicitée par les rafraîchissements intérieurs
" d'une si salubre influence, la métaphysique imagée de son
" génie trouve des accents de la plus haute poésie pour dire à sa
" compagne les splendeurs du ciel étoilé, pour lui épeler cette
" "*narration de la gloire de Dieu*" que dicte le firmament à la
" terre.—Alors Catherine, avec un plaintif accent de tristesse
" dans la voix :—" *Oui le ciel est bien beau, mais il n'est pas*
" *pour nous.*"—A ces mots, Luther baisse la tête et laisse tom-
" ber son front dans ses deux mains, pensif et perdu dans de
" longs, dans d'amers, dans d'irréconciliables souvenirs ; et la
" pauvre femme, des doigts de laquelle la rose jaune s'est échap-
" pée ; la pauvre femme, regardant toujours le ciel avec des
" yeux noyés de silencieuses larmes, murmure tout bas : " *O*

" *mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! où vont donc ces étoiles*
" *qui se détachent du firmament et qui roulent si vite pour dis-*
" *paraitre dans la nuit ?*"

Tels sont ces deux tableaux. Ne les trouvez-vous pas *vrais ?* Et le contraste de leurs lignes morales ne fait-il pas *image ?*

Mais,j'ai souvenance de vous avoir dit,avant de vous les montrer, que je vous prêterais ma lorgnette pour les examiner. Je le dois, car ce n'est pas par pure fantaisie, et ce n'est pas *gratis* que je vous les ai fait voir.—C'est pour les besoins de ma cause.—" *On ne paye qu'en sortant, et si l'on est content* ! ", mais il faut payer tout de même. C'est donc plutôt, à vrai dire, d'une sébile que d'une lorgnette que j'aurais dû vous parler.— N'importe.— Je vous tends la main ; Votre *contribution*, votre petite monnaie, ce sera de m'écouter encore quelques minutes.

Vous voyez, messieurs et mesdames, dans chacun de ces deux tableaux deux personnages ; Un homme et une femme, c'est-à-dire, deux hommes et deux femmes. Non pas les deux hommes ensemble et les deux femmes ensemble, mais le fils avec la mère et l'époux avec l'épouse !

Mais voyons, pas de plaisanterie.

Oui, il y a là deux *improvisations* de la Vie de famille, dans chacune des quelles vibrent, sous le doigt invisible de Dieu, les trois cordes harmoniques dont l'accord constitue la *spiritualité* du pélérinage terrestre : La corde de l'*Infini*, la corde du *Sentiment*, et la corde de la *Nature.*

Pour les deux groupes, la soif de Dieu se fait sentir, mais les personnages de l'un se désaltèrent avec délices, comme ils l'affirment eux-mêmes ; et ceux de l'autre soupirent après cet étanchement, comme le cerf soupire après un ruisseau, quand il est poursuivi par les chasseurs.— Les anges du remords, ce sont les chasseurs de la grâce.

Et le Sentiment ! Comme il est plein à Ostie ; comme il est vide à Wartbourg !— La meilleure expansion mutuelle du sentiment c'est de *s'instruire*—A Ostie c'est une mère et son fils, et c'est le fils enseignant la mère, et c'est la mère réchauffant de

son souffle et fécondant de sa maternité les enseignements du fils.—A Wartbourg, c'est un mari et une femme ; mari apostat et femme sacrilège. Ils s'aiment, soit ;—d'un amour *moral*, peut-être encore.—Il y a la morale du Diable comme il y a la beauté du Diable.—Mais qu'enfante cet amour dans l'intelligence et pour l'*instruction* de ces amants ?—Des points d'interrogation et pas autre chose.

Enfin, pour l'interprétation de la Nature, pour le *sens du beau* ; à Ostie, on parle des étoiles, mais c'est pour " *monter plus haut* ;" à Wartbourg, on voit les étoiles, on les admire, on les chante, mais c'est pour s'abîmer l'esprit dans le mystère de leurs chûtes, et le cœur dans l'angoisse de leurs disparitions !—" Tu n'iras plus loin, " semble dire Dieu à la raison de l'homme pour qui la créature offusque la vision du créateur.

Eh bien, il se passe quelque chose d'analogue, de tout-à-fait, d'absolument tout-à-fait analogue dans le très-sensible et très-minutieux contraste que présentent deux familles catholiques dont l'une tire son *instruction*, toute son instruction, de ce que, dès le début, je vous ai appelé de mon cher nom de Papisme, et dont l'autre s'*interroge* et se coupe, pour ainsi dire, la parole à elle-même, sous les effluves Du Libéralisme.

Et pour vous faire vider tout d'une pièce en cette séance d'aujourd'ui, le porte-monnaie de votre attention dans ma sébile, je vous demande la permission de vous résumer le nœud de ma pensée, de vous vider à mon tour le fond du sac de ma théorie *en une formule de proportion mathématique*.—En fait de mathématiques, je n'ai jamais pu dépasser, quand j'étais pensionnaire, le chapitre des Proportions.

Voici donc ma formule *exacte*.

Protestantisme : Libéralisme-Cath. :: Libéralisme-Cath. : Catholicisme.

C'est-à-dire, que le Libéralisme-catholique est *moyenne proportionnelle* entre le Protestantisme et le Catholicisme.

Or, ayez la bonté de me le dire, qu'est-ce qui peut être *moyenne proportionnelle* entre le Oui et le Non, si ce n'est le Balbutiement ?—Entre le Chaud et le Froid, si ce n'est Tiède ?— En-

ce le Blanc et le Noir, si ce n'est le Sale ?—Entre le Bien et le Mal, si ce n'est le Médiocre ?—Entre le Noble et l'Ignoble, si ce n'est le Vulgaire ?—Entre la Beauté et la Laideur, si ce n'est la Singerie ?—Entre la Vaillance et la Lâcheté, si ce n'est la Poltronnerie ?—Entre la Vérité et l'Erreur, si ce n'est le Doute ?—Entre la Liberté et l'Esclavage, si ce n'est l'Extinction de la race ?—Entre le Vice et la Vertu, si ce n'est l'Inconscience ?—Entre la Piété et l'Impiété, si ce n'est la Momerie ?—Entre le Bonheur et le Malheur, si ce n'est la Vie végétative ?—Entre la Vie et la Mort, si ce n'est la Létargie ?

Et je crois, et je sais, et j'ai vu que lorsque le Libéralisme-Catholique s'est infiltré dans une famille, dans son existence morale, intime, essentielle ; quand il y préside à la distribution du pain quotidien de l'esprit, du cœur et de la conscience ; quand il a mis son chiffre sur les portes d'une maison, de la cave au grenier, du salon à l'office, de la bibliothèque à la chambre à coucher, il y dépose un œuf, et cet œuf contient le germe de tout ce qui est balbutiant, de tout ce qui est tiède, de tout ce qui est salissant, de tout ce qui est médiocre, de tout ce qui est vulgaire, de tout ce qui est gri-macier, de tout ce qui est poltron, de tout ce qui est sceptique, de tout ce qui est stérilisateur, de tout ce qui est inconscient, de tout ce qui est pharisaïque, de tout ce qui est végétatif et de tout ce qui est létargique.— Bonsoir.

Veuillez agréer, etc.

KATE LEWISSON.

4

BROCKLYN LE 9 AVRIL 1873.

A l'avenir, je ne compte plus parler du Protestantisme, si ce n'est du moins d'une façon incidente, et quand je ne pourrai pas faire autrement.

J'avais besoin d'en dire ce que j'en ai dit. C'étaient, à proprement parler, les fondations de ma bâtisse ; et je voudrais bien, je vous l'assure, sans prétention, (au singulier,) et sans prétentions, (au pluriel) ; — deux sottes manies, — je voudrais bien ne pas bâtir sur le sable.

« *Passe encor de bâtir*, » disaient les jouvenceaux de La Fontaine, critiquant « l'octogénaire qui plantait. » Je ne suis pas tout à fait octogénaire, et c'est peut-être pour cela que je ne plante pas. Ainsi donc, si vous êtes jouvenceaux, ne critiquez pas...... trop.

J'ai donc pris le *Protestantisme* comme assise ou comme assiette de ce que je voudrais arriver à vous démontrer touchant l'*Influence du Libéralisme-Catholique dans la vie de famille*. Et ce faisant, j'ai bien fait, par la double raison que, d'abord, *on m'a appris* que c'était bien là réellement et l'assise et l'assiette de la chose, et qu'ensuite je me suis très consciencieusement rendu compte par moi-même,—en y touchant du doigt à m'y casser le nez,—que ce qu'on m'a appris est parfaitement la la *vérité*.

—« Comme ça, pourrez-vous me dire, vous êtes contente de vous ? »

—« Mais oui, pas mal.—*Et la vôtre ?* »

Parvenue à ras du sol, ce qui me reste maintenant à édifier, c'est-à-dire, ce de quoi, ou mieux encore, ce sur quoi je me tiendrai pour extrêmement flattée de pouvoir vous *édifier* tant soit petit peu, ce serait de vous construire côte à côte, pour que vous en *jugeassiez* le contraste; avec façades et toitures, portes et fenêtres, escaliers, dégagements et corridors, voire même, cour et jardin, d'une part, une excellente habitation, et de l'autre, un détestable habitacle ; à droite, une résidence « *à souhait pour le plaisir des yeux* »—(malheureuse réminiscence de cet ennuyeux Télémaque,)—mais bien plutôt, aurais-je dû dire : à souhait pour les vraies joies de la *Résidence* ; et à gauche, une grange aussi mal percée que mal distribuée, aussi incommode qu'insalubre, *a boarding-house, a lodging-house, a very miserably kept-house* ; enfin, tout ce que vous voudrez imaginer en fait de moralement *uncomfortable.* Or la bonne habitation, la joyeuse résidence, le cher petit hôtel, *bien compris* pour abriter, dans le luxe sain de la *Vérité,* les épanouissements de la conscience et du cœur et de l'esprit,et et de l'intimité, et des fines réceptions, et des fréquentations charitables et de la vie tout entière.

" Il était quand je l'eus de "*grandeur*" raisonnable. "

cela représente pour moi *une famille papiste.*—Et l'habitacle, la grange, le pied-à-terre, la baraque grimaçante, grincheuse et malsaine, le : tout ce que vous voudrez rêver de morose et de pleurard en fait de *couvert,*c'est, dans mon idée,—*une famille libérale-catholique.*

Ma foi, mes images sont peut-être un peu outrées, un peu extrêmes, un peu surfaites ; je ne dis pas précisément non ; mais, pour prouver le moins, il faut bien se figurer le plus. Qu'en dites-vous ?

Voilà donc mon plan.........à noircir votre papier.

Au surplus, afin d'amortir les angles de ma comparaison bâtisseuse,—j'ai failli dire *maçonnique,*—tout en en accentuant les maitresses lignes, et pour ne pas me laisser emporter à des imaginations ou à des imageries de mon crû, je vais vous déployer

une autre esquisse, qui est très nette de contours et très vive d'enluminures. Elle est d'un poëte bien connu, d'un véritable *imagier.*

" Il est deux routes dans la vie :
" L'une solitaire et fleurie,
" Qui descend sa pente chérie,
" Sans se plaindre et sans soupirer."

" Le passant la connait à peine ;
" Comme le ruisseau de la plaine
" Que le sable de la fontaine
" Ne fait pas m me murmurer."

" L'autre, comme un torrent sans digue,
" Dans une éternelle fatigue,
" Sous les pieds de l'enfant prodigue,
" Roule la pierre d'Ixion."

" L'une est bornée et l'autre immense.
" L'une meurt où l'autre commence.
" La première est la "PATIENCE."
" La seconde est l'AMBITION."

La *Patience* et l'*Ambition !* Voilà deux mots vainqueurs ; voilà deux croquis qui forment à eux seuls le portrait vivant des vivants. N'est-ce pas, en effet, la grande classification humaine ? " L'Histoire Ancienne, mes petits agneaux," fait dire Gavarni à un de ses chiffonniers philosophes, « c'est *Mangeux* et *Mangés* ; « l'Histoire Moderne, c'est *Blagueux* et *Blagués.*" Au fond, cela se ressemble terriblement, parce qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Et, dans le domaine de l'*Histoire privée*, la seule dont je m'occupe, ce sont en réalité les deux camps bien tranchés et retranchés du poëte : Les *Ambitieux* et les *Patients.*

Le mot *Ambition* n'indique-t-il pas en effet la tendance d'absorber tout en soi, bien qu'en *se tourmentant* soi-même ; de s'imposer aux autres, dans ses propres agitations intérieures ? Et l'idée de *Patience*, au contraire, ne réunit-elle pas dans le giron de ce doux terme, la double notion de la paix et de la souffrance, du bienfait *exercé* et de la contradiction *sentie*, en un mot du dévouement et de la fermeté ?—La Patience, c'est la science de souffrir, avec fruit.

Eh bien, vous pouvez prendre comme un diagnostic très-sûr de l'infirmité libérale-catholique d'un foyer domestique ce que je vais vous dire ; observez le vous-même au besoin, et vous verrez que je ne me trompe pas. C'est ce symptôme :

Chaque individualité, qui prend sa nourriture à ce foyer, voudrait que les autres individualités, ses commensales, voient, jugent et sentent, comme elle voit, juge et sent elle-même. L'inquiétude y a dès lors, ses coudées franches; elle se mêle à tout; elle touche à tout.— Il n'y a certainement pas manque d'affection ; la bosse du sentiment s'y trouve même quelquefois très développée, mais, sentiments et affections ne savent pas germer, pousser, prendre racine, palpiter et *vivre à la place des autres*, comme on dit vulgairement. C'est bien de la véritable ambition.

Le contraire, et par conséquant le dérivatif, le régulateur et le remède, la *Patience*, la *Sainte Patience*, c'est dans la vie de famille le souffle de la Charité qui résiste à l'esprit de Domination. — Grande science en vérité ! et c'est en même temps l'Humilité qui ne participe pas avec le Nonchaloir. Or cela, c'est du pur papisme; c'est le papisme de ma thèse, le papisme du pain quotidien, le papisme du foyer, de la table, du gîte et de la chandelle.

Etes vous fatigué, et ne me taxerez vous pas d'ambition si j'exerce encore un instant votre patience ?......

" L'une meurt où l'autre commence "

Pourtant, je voudrais bien vous faire accomplir un petit *Exercice spirituel*, au sujet de la petite pièce de vers que je vous ai citée, l'exercice spirituel par excellence, celui de la *Méditation*. Si c'est la meilleure méthode quand il s'agit de *prier*, ce n'en peut pas être une mauvaise quand il s'agit de *penser*. Aussi je me risque.

Nous reprenons donc le morceau.

" *Il est deux routes dans la vie* "— Ce qui veut dire, vous le savez : Il y a deux sortes de familles.

Repassons maintenant, à la queue leu leu, tous les traits de la première ; mais repassons les de façon à en faire la *preuve* de l'autre, c'est-à-dire, que nous allons tout simplement parcourir les attributs de la Patience, (Papisme domestique), pour nous convaincre combien ils brillent par leur absence dans une maison numérotée de Libéralisme, (Ambition).—Ce n'est pas bien compliqué.—Vous allez voir.

" *L'une solitaire,* "— Dans cette maison, on n'aime pas la *solitude*, c'est-à-dire le recueillement, l'indépendance d'allures, l'étendue des horisons, le grand air des jugements, la possession de soi-même.

" *Et fleurie* "— Par contre, tout ce qui est *naturel*, tout ce qui pousse en plein champs, tout ce qui est impulsif, tout ce qui part du cœur, tout ce qui est vraiment *fleuri* s'y heurte à chaque instant contre des sourires moqueurs ou contre des sévérités sèches.

" *Qui descend sa pente chérie* "— C'est le *chemin montant, sablonneux, malaisé* du " *Coche et la Mouche* et, ma foi, les personnages de la Fable sont à peu près les types de la réalité dans ces familles-là—; la mouche surtout.—En un mot, c'est la *pente* à rebours ; et le véritable sens du mot *chéri* y est de l'hébreux.

" *Sans se plaindre et sans soupirer* "— Quand il lui arrive quelque accident, quelque revers, quelque contrariété, elle *geint* ; et c'est pas des *soupirs*, la plus bête des *expressions* qu'elle traduit généralement ses tendresses. On aime le *langoureux* dans ces familles .... quand on aime.

" *Le passant la connaît à peine.* " Le *Passant !* il joue, au contraire un terrible rôle dans ces intérieurs. Le passant, c'est le " *Qu'en dira-t-on ?* " c'est l'*opinion-publique*, c'est le *respect humain*, c'est le : " *Il faut bien faire comme tout le monde* " C'est le gros chapitre des " *Fausses convenances.* "

" *Comme le ruisseau de la plaine, que le sable de la fontaine ne fait pas même murmurer.* "— Loin de là, elle est prompte au murmure, et pour des riens, pour des *grains de sable.*— Elle se fait *des montagnes* de tout.

« *Elle est bornée.* »—Borné veut dire ici, net, précis, défini tranquille ; et la famille libérale-catholique est le contraire de tout cela. Borné est loin de signifier ignare. Exemple classique :

" Qui ne sut se *borner* ne sut jamais écrire. "

Mais comme vous pourriez bien me retorquer cet *exemple* par cette autre citation " *Médecin guéris-toi toi-même,* " je n'en dirai pas davantage, et vite, vite, vite je passe à la seconde route.

Nous y emploierons la même méthode, la même application, la même analyse par inversion, c'est-à-dire que dans le cheminement de cette seconde route, la route de l'Ambition, nous verrons les écueils que la Famille Papiste sait éviter.

" *L'autre comme un torrent sans digue* " — La famille papiste aime les digues, car, pour elle, les digues, *les digues morales*, c'est la distribution intelligente et *surnaturelle* des eaux ; les eaux, c'est la transparence intérieure du cœur, et c'est à la fois la force fertilisante et la force motrice de ses canalisations. Chacun à sa place et chacun dans son rôle, tout en ayant même source et même courant, voilà son étiage ; autrement dit, c'est la foi humble et pacifique, active et désintéressée, non stagnante en un mot, que chacun doit avoir *en sa mission*. — Les digues c'est d'ailleurs l'essence du Papisme, vous le savez bien. — De plus, elle n'a rien de *torrentiel* dans ses eaux, parce qu'elle se baigne dans cette rafraichissante conviction que *la paix est au-dessus de tout sentiment.* " Point de fracas, point de ravages, point d'écume en elle ; mais le miroir des altitudes du ciel, et le cristal des profondeurs terrestres qui servent de lit à son cours.

« *Dans une éternelle fatigue* »—Elle a le secret du *repos*, du vrai repos, le *repos dans l'action*. Et c'est là un fier secret je vous prie de le croire.

« *Sous les pieds de l'enfant prodigue, roule la pierre d'Ixion.* » —Ah voilà une hardiesse poétique qui n'est peut-être pas du tout une beauté littéraire dans ce morceau ;—je n'en sais rien. Mais pour mon point de vue, pour *ma glosse*, c'est un bijou, c'est une perle, cela me peint le mélange odieux de la Mythologie et de la Bible, le compromis immoral entre le Paradis et l'Olympe, l'écœurante confusion du sacré et du profane ; en un mot le paganisme pratique et inconscient dans la famille. Et comme ça se fait, mon Dieu ! comme ça se fait ! ! La famille vraiment papiste a horreur de ces compromis, est à l'abri de ces confusions, discerne avec une grande sûreté de coup d'œil ces tristes mélanges et se garde dans sa conduite d'y engager le bout de son petit doigt, comme d'un véritable péché d'idolatrie.

Enfin « *Immense*, » contrepartie de « *Bornée* » c'est-à-dire, vague, flottante, nébuleuse, indécise, et, pour tout dire, ayant l'antipathie des *définitions* ; et les définitions, la famille papiste en vit.

Voilà *notre* Méditation baclée. En toute sincérité d'âme, je désire qu'il lui soit permis de se cloturer par un bon signe de croix.—Je l'espère, et.........c'est fait.

Mais tout cela, ce n'est encore que des *lavis* d'ensemble. A bientôt la *gouache* des détails.

Veuillez agréer, etc.

KATE LEWISSON.

5

BROOKLYN, LE 18 AVRIL 1873.

A ne vous rien céler,—(locution du grand siècle,) je me trouve un peu embarrassée avec mes deux familles sur les bras ; car j'en suis là, n'est il pas vrai ? c'est dans cette position encombrante que je me suis placée vis-à-vis de vous. La tâche que je me suis imposée n'est elle pas de faire châtoyer à vos regards liseurs un jeu d'opposition d'ombres et de lumières issu de l'anasyse de ces deux *intérieurs* : l'intérieur papiste et l'intérieur catholique-libéral ? C'est comme si on m'avait mis entre les doigts deux paquets de soie-grège de teintes différentes, l'une bleue et l'autre jaune, ou bien l'une rose et l'autre noire, ou bien encore l'une rouge et l'autre verte, en me disant d'en fabriquer une étoffe qu'on appelle *changeante* ou *gorge de pigeon*. Eh bien, le *métier* m'effraye.—Enfin " *Maille à maille se fait le haubergeon* " dit un vieux proverbe de chevalerie. J'aurais peut-être mieux fait de citer plus simplement celui-ci : *Petit à petit l'oiseau fait son nid*, puisqu'il y a du *pigeon* dans ce tissage. J'ai peur même qu'il y en ait tant que ma bonne volonté de vous instruire ne soit *celui* de mon impuissance.—Philaminte n'aurait pas mieux dit.

" J'ai deux enfants sur les bras ! " pleurniche Rosette à Polichinelle.—" Eh bien mettez les par terre, " répond Polichinelle.

Mais encore qu'ils soient par terre, je ne sais par quel bout les prendre ; Je vais vous en expliquer en quatre mots le pourquoi et le comment.

L'un de ces enfants, l'un de ces intérieurs l'un de ces types, comme vous voudrez, me paraıt tellement *un* dans la cadence de son mouvement domestique, qu'il est presqu'impossible d'en ana-

lyser une oscillation sans se laisser aller à toucher tout de suite au grand ressort, ce qui dès lors ne serait plus de l'analyse ; et l'autre, qui est tout le contraire, c'est-à-dire, qui manque essentiellement d'harmonie, d'équilibre et d'unité dans le jeu de ses rouages, me fait l'effet d'une de ces machines détraquées dont les ouvriers ne s'approchent qu'en tremblant, de peur qu'elles ne leur jouent quelque mauvais tour, qu'elles ne leur pincent un doigt ou ne leur éclatent à la figure.

Mais n'importe. Il y a moyen d'en venir à bout.

Pour circonscrire nos recherches, et n'en préciser par cela même que mieux les contrastes en perspective, nous prendrons ensemble, si vous le voulez bien, *nos* familles à une époque bien sérieuse ;—c'est même, je crois, la plus sérieuse de leur existence, l'époque où dans leur train-train de vie, il n'y a plus ce qu'on est convenu d'appeler d'*éducation à faire*. Or, c'est précisément le point où commence pour tous et pour chacun la véritable éducation, l'éducation par excellence, l'*éducation de la vie*, qui dure, dure, dure, tant que la vie dure. Enfin, pour être plus clairs,—toujours si cela vous convient,—cette époque de la vie de famille, ou plutôt cette longue phase qui a un commencement, mais qui n'a pas de fin sur cette terre, nous l'appellerons : LA SECONDE EDUCATION ; car il est nécessaire d'en dire quelques mots.

Et tout d'abord, je ne crois pas être taxée d'exagération en disant qu'en général on n'y pense guères à cette *seconde éducation*. Débarrassé de la première, on croit que c'en est fini avec ce mot là, et l'on saute à pieds joints dans la vie, sans souci, sans réflexion, sans discipline, sans programme et sans méthode. C'est une grande petitesse et une faute majeure en vérité, car on a beau dire et beau faire, on a beau flaner et se croiser les bras, bayer aux corneilles, se manger le ongles, faire des boulettes de mie de pain et regarder voler les mouches, la vie n'est pas autre chose qu'aux grande Ecole avec ses hautes murailles, ses surveillances, ses récréations, ses parloirs, ses dortoirs, ses étiquettes de classes, ses pelouses, ses notes et sa distribution de prix dont le théâtral et l'enguirlandé, le dramatique et le musical se déroule-

ra dans la vallée de Josaphat ; Oui, une grande Ecole, l'Ecole des intimes *humanités*, et chaque circonstance y est une maitresse, chaque évènement y est un professeur, chaque péripétie y a sa chaire—Pour ceux et celles donc qui sont les *fruits-secs* de cette souveraine Institution, ils ou elles ne méritent pas le pain qu'ils ou elles mangent, ce pain soit-il le noir crouton du pauvre ou la brioche dorée du riche.

Voilà pour toute un catégorie de gens. Je le répète c'est malheureusement la plus nombreuse.

Mais l'autre, celle qui *sait* qu'il faut toujours *apprendre*, qu'il faut incessamment *s'élever*—(c'est-là un mot qui dit beaucoup, car il embrasse deux idées ; l'idée d'*ascension* et l'idée d'*instruction*)—celle qui a la conscience de cette *Seconde et viagère Education*, en comprend-elle bien le principe et le vrai plan, l'ordre et la hiérarchie, l'esprit et la pratique ?—Pas toujours, tant s'en faut ; et l'on doit avouer que cette saine compréhension est le côté le plus épineux de la chose.

Voulez vous me permettre d'en dire ce que j'en pense ? Je ne le donne certainement pas pour le grand arcane de cette grande science. C'est simplement le résultat d'observations faites un peu à droite et à gauche que je prends la liberté de vous soumettre en cette matière.

Je pense donc que la physionomie vraie de cette *Seconde Education* c'est premièrement : *Qu'on doit se la faire soi-même*, et secondement, : *Qu'on ne se la fait jamais tout seul.*

Vous trouverez peut-être que la fraternelle accolade de ce *premièrement* et de ce *secondement* vous fait un peu l'effet de friser un paradoxe. Je ne crois pourtant pas que c'en soit un, et je m'explique.

On doit se faire cette éducation *soi-même* par la raison que le simple fait d'être admis aux cours de cette Faculté, et la faculté de les suivre indiquent qu'on est parvenu à l'âge de la pleine responsabilité de ses facultés morales, qu'on possède toute la jouissance de son libre-arbitre, ou bien qu'on ne l'aura jamais, soit qu'on ait le cerveau médicalement fêlé, soit qu'on aliène ce libre-

arbitre à d'autre volontés *humaines*, ce qui est une véritable folie, folie volontaire, et la plus coupable des déchéances, dont Dieu ne peut manquer de demander un compte très sévère.

C'est donc la part intime, libre et préméditée qu'on y met qui assure à cette éducation *la personnalité de la conscience*, base essentielle du Christianisme, la grandeur de l'entreprise et la fécondité des résultats.

Mais si tout se bornait là, on n'irait pas plus loin que les tristes limites assignées à ce que les protestants les plus convaincus appellent en s'en glorifiant, le *génie du protestantisme*, génie tant qu'on voudra, mais mauvais et décevant génie, car il morfond le libre-arbitre dans l'individualisme ; et il absorbe la vitalité de la conscience dans les inspirations de l'orgueil, ou dans l'orgueil des inspirations ;—à votre choix.

Il faut donc pour entrer dans la vérité de la question, se faire cette éducation *soi-même*, mais *en se servant des autres*. Hors de là point de salut, c'est-à-dire point d'éducation possible ; et ceux qui, sans être nés protestants, n'admettent ni le principe de la personnalité dans les avancements de la vie, ni l'intervention des autres dans leur leçons personnelles, ces gens là, ils ne vivent pas, ils vivotent, ou plutôt ils végètent ; ils ne méritent pas le titre d'enfants de Dieu, car ils sont volontairement esclaves, et c'est une classe d'esclaves qui a son parc bien caractéristique ; le parc des *Illusionnés*—*l'Illusion* c'est le carcan de la conscience et la marque au fer rouge de l'âme, par ce que c'est le péché mortel de l'esprit.—L'*Illusion* je ne pourrai pas m'empêcher de vous en reparler plus tard.—Or donc, ces intelligences négresses ne font pas leur éducation elles la défont pièce par pièce ; elles désapprennent au lieu d'apprendre ; elles tourbillonnent dans de continuels *désaffranchissements*, dans des *désinstructions* indéfinies ; et, si elles ne réagissent pas humblement mais énergiquement contre cette si pernicieuse confusion du : *Soi-même* avec le : *Tout seul*, au bout de leur carrière, elles en savent moins qu'un enfant de sept ans, qui n'a pas eu de prix à l'école de son village.

En résumé voilà trois points à constater, trois divisions à établir dans notre grand Pensionnat de la vie.

Ceux qui ne veulent rien faire.
Ceux qui veulent travailler tout seuls.
Ceux qui savent travailler comme il faut.

Mais, dites-moi, est ce que je n'ai pas un peu l'air de vous faire un sermon avec mes trois points et mes trois divisions ? Si telle était votre impression, j'en serais très mortifiée, ayant toujours eu en horreur la prédicantisme.—Enfin, dans la cas où tout ce griffonnage aurait pareille mésaventure, il ne me resterait qu'à vous en faire mes très humbles excuses.........et à me rappeler cette homélie d'un bon curé de campagne appelé à prêcher pour la fête de Ste. Magdeleine, et entrant ainsi en matière :— " Mes " très chers frères, Magdeleine pécheresse, tant pis,—Magdelei- " ne pénitente, tant mieux.—Tant pis, Tant mieux, seront les " deux points de mon sermon. "

Mais, voyons encore ; suis-je bien loin de mon point de départ, et ai-je tissé pour ma *journée* un morceau raisonnable de mon étoffe *gorge de pigeon* ?—Il faut s'en rendre compte et dérouler le rouleau ; c'est ce qui s'appelle conclure.

Je conclus en affirmant que la famille *qui sait travailler comme il faut*, (Ca, c'est mon *tant-mieux*), eh bien, c'est la *famille papiste*. Je ne dois guère vous surprendre en vous faisant cette proclamation, mais je vous la démontre en ce très succinct exposé :

Le Papisme dans la famille, savez-vous ce qu'il fait régulièrement ?—Il adapte aux épaules de chaque personnalité de cette famille les deux ailes au moyen des quelles on *s'élève* dans les sphères de la *Seconde Education*.

Premièrement, c'est la *Foi dans le Soi-même*, c'est-à-dire, la fermeté inébranlable de la conscience, l'activité pratique du libre-arbitre, et le sentiment *intime, responsable et personnel* du devoir qui est pour chacun en particulier, femme ou mari, père ou mère, fille ou fils, frère ou sœur, la miette orthodoxe de ce pain de vie pétri avec le pur froment du « *Non possumus.* »—Ce sont deux mots latins, n'est-ce pas, qui ont bien acquis droit de cité dans toutes les langues, mêmes celles que parlent les femmes ?

Secondement, c'est la *Crainte du Tout-seul* qui est non pas le commencement de la sagesse puisque c'est le propre de la crainte de Dieu, comme on le chante à Vêpres, mais bien la fructifica-

tion de la sagesse elle-même, en ce sens que cette *Crainte* produit nécessairement l'*Humilité* et la *Confiance*,dont l'union pourrait,il me semble, s'appeler *le mariage de l'autorité*.—D'ailleurs *Autorité* ça ne veut-il pas un peu dire *Les Autres* ?

Réfléchissez un instant, je vous prie à la mise en pratique de tout cela, et dites-moi franchement s'il ne fait pas bon d'être *papiste en famille*.

Maintenant, la *Famille catholique-libérale* la famille *Tant-pis*, eh bien, c'est la famille qui n'est pas papiste, c'est-à-dire, la famille qui ne met pas en pratique *tout cela*, c'est-à-dire encore, la famille dans laquelle il se passe ceci ;--(Il y a longtemps qu'on l'a dit : « *Ceci tue cela*, ») et il s'y passe ceci, à des degrés extrêmement variés, il est vrai, mais c'est le propre du Libéralisme-Catholique d'avoir une gamme de nuances si variée, qu'on finit par ne plus rien y saisir de la couleur *voulue*.

Et enfin *ceci*, c'est ceci :

Ou bien, *on n'y veut pas travailler*.

Ou bien, on y veut travailler mais *en repoussant de son travail le secours et le concours*.

En résumé, de même que pour la famille papiste, je vous dirai : Examinez ce qui se passe autour de vous, scrutez les détails, tatez le pouls aux idées assises à table, auscultez les consciences, faites tirer la langue aux mobiles, fouillez les cœurs, scalpez les intérêts, disséquez les intentions, *analysez* en un mot dans les pulsations de leur point de départ, les déterminations, les actes, les procédés, les évolutions, les manœuvres, les sentiments, les gestes et les accidents, grands ou petits, sérieux ou insignifiants, manifestés ou tenus secrets de bien des intérieurs, et si vous y trouvez quelque germe de mes deux ceci ci-dessus signalés, autrement dit un levain d'*inertie*, ou une semence de *personalisme*. —(Le personnalisme est l'hérésie de la personnalité), alors vous pouvez vous dire sans crainte de vous tromper : « Ta, ta, ta, ça sent le libéralisme par ici. »

Veuillez agréer, etc.,

KATE LEWISSON.

6

BROCKLYN LE 23 AVRIL 1873.

C'est donc bien entendu, n'est-ce pas ?—Les membres de mes deux familles postées en parallèle l'une de l'autre sont tous grands garçons, tant hommes que femmes, tant parents qu'enfants. Ce qui pourrait jouer le rôle de *chœur antique* dans ce scenario de leur représentation devrait porter inscrits sur quelque bandelette,—ornement des *Théories*,—ces deux uniques noms : *Maturité* et *Majorité*.—Autrement dit, sans parler à la grecque, sous chacun de mes toits vivent deux générations arrivées à l'âge d'homme ; et si, dans le courant de la pièce, la troisième génération vient à montrer le bout de son nez, c'est-à-dire quelque maillot ou quelqu'abécédaire, une tête bouclée ou des petits doigts barbouillés d'encre, ces vénérables miniatures y paraîtront à titre de comparses, et non d'acteurs. Ce n'est pas l'éducation des bambins qui nous occupera, mais l'éducation des mamans ou grands-mamans, papas, ou grands-papas des dits bambins et à propos des dits bambins, dans leurs classes d'études maternelles ou grand-maternelles, paternelles ou grand-paternelles, voire même avunculaires par incidence.

Est-ce bien compris, et vous représentez-vous bien mes personnages ?

De plus, j'ai essayé de vous démontrer, tant bien que mal,que c'était l'accord du : *Soi-même* avec le : *Les Autres*, dans le travail *obligatoire* de l'*Ecole humaine* qui formait tout le programme du *cours papiste* à suivre par les écoliers du monde entier.

Dans les écoliers, je comprends, cela va sans dire, aussi le écolières ; et je leur donnerai peut-être même involontairemen un certain rang de préséance, mais, franchement, que serait l *famille* sans la *femme* ?

Or, ce : Les Autres, qu'est-ce que cela signifie au juste ?– Vous m'avouerez qu'il est assez important de le démêler. — J ne serai en effet bonne papiste dans tout ce que je vous dégoise qu'à la condition de ne pas être trop vague, et d'éviter, autan qu'il me sera possible, les généralités cotonneuses.

Les Autres ! —*Papistement*, c'est *tous*, et c'est *chacun* ; s'agit de débrouiller *papistement* ce problême, — Véritablemen c'en est un. Cherchons.

Il vous est bien arrivé,—n'est-ce pas, — soit de vous représen ter à l'esprit, soit, mieux encore, de rencontrer sur votre chemi quelqu'une de ces familles que vous appelez « *modèle* » ; une d ces familles « *qui font plaisir à voir* » ; « *où l'on se sent si bien* » « *où tout marche comme sur des roulettes* » ; une de ces famille « *qu'on aime tout de suite* » et dont on dit : « *quels rudes brave gens il y a là* ! » ou bien encore : « *c'est la vraie maison du bo Dieu,* » — ce sont là en effet tout autant de locutions usuell qui se glissent en pareil cas dans la monnaie courante de la con versation, et elles disent beaucoup parce qu'elles disent juste.

Eh bien, vous êtes-vous jamais demandé d'où provenait cet impression à la fois embaumée et reposante, et quelle était l source, la composition morale, la *raison* en un mot de *ce mili qui rend meilleurs* ceux qui y pénètrent et qui s'en impregnent —Je vais vous le dire.—De même que l'air que l'on respire, l'eau que l'on boit sont l'une et l'autre composés de deux élé ments chimiques, dont la réunion nous fait vivre et nous désalt re, de même aussi, l'atmosphère de ces familles-modèles, et l rosée rafraichissante qu'elles semblent distiller autour d'ell sont composées de deux éléments qui s'appellent la *Bonté* et *Respect.*—Voyons, n'est-ce pas cela ?—La *Bonté* et le *Respec* qui sont unis et confondus ensemble de manière à ne form qu'un tout homogène et indissoluble. Essayez en effet de vou figurer un de ces deux éléments se séparer de l'autre et s'envol

par la fenêtre, comme le charme est vite rompu et comme le mot *modèle* se hâte de faire ses paquets pour déménager au grand galop !—Alors la *Bonté* n'y est plus qu'à l'état de *Faiblesse* et le *Respect* ne se manifeste que par la *Raideur* ; alors le *Laisser-aller* ou bien le *Guindé*, et quelquefois tous les deux ensemble, font irruption dans la case, et l'*Ennui*, un ennui tapageur ou un ennui larmoyant, selon les cas, leur sert presque toujours de valet-de-pied, sans compter les *Tripottages* qui viennent y remplir l'office de femmes de chambre,

Encore une fois, c'est bien ça, n'est-ce pas ? et il m'est bien permis d'affirmer hautement ici, comme une exactitude, que la *Bonté* et le *Respect* sont les deux mamelles nourricières du *Vrai* dans la vie de famille.

Oui, mais il faut que leur lait soit divin.

Cherchons donc encore ; cherchons le divin dans cette vivification de la vie...... de famille.

Nous avons la *raison* du *modèle* ; il s'agit de trouver la *raison de la raison* ; et voici pourquoi cette découverte est indispensable.

La beauté de cette harmonie entre la *Bonté* et le *Respect*, tout le monde me la concèdera, et les familles qui cultivent le catholicisme-libéral autant que n'importe qui. Elles diront : « Votre théorie est tout-à-fait dans nos idées, et vous prêchez des convertis, "—manière polie de dire : " Vous auriez tout aussi bien fait de vous taire. "—Elles se piqueront même de haute philosophie en étalant la très véridique mais très élémentaire doctrine de la corrélation des Droits et des Devoirs ; comme quoi il n'y a pas de droit sans devoir,et pas de devoir sans droit ; » et c'est de cette façon, acclameront-elles triomphalement, que la femme doit obéissance à son mari et le mari protection à sa femme ; que les parents doivent direction à leurs enfants et les enfants soumission à leurs parents, etc., etc. »— Vous les entendez d'ici — « Si par votre fameux « *Les autres* » vous n'avez rien de mieux à nous apprendre, pourront-elles ajouter, ce n'était vraiment pas la peine d'en faire un cheval de bataille pour s'élancer à l'assaut de cette

prétendue forteresse satanique du Libéralisme-catholique dans la famille, qui n'est pas autre chose qu'un moulin à vent de votre imagination surmenée. »

Et c'est ainsi que le chœur bien nourri des Libéraux-catholiques pourrait entonner contre *mes idées*,

" Un chant qu'il trouve large et que je trouve long. "

Quand ils auront fini, voici ce que je me permettrai de leur dire à mon tour, et tout bonnassement :

« Mes chers chœurs, quand on vous expose une vérité catholique quelconque, vous avez l'invariable habitude de vous écrier : « Mais comment donc ! ce que vous nous dites là, nous le savons fort bien, et ce n'est pas vous qui nous l'apprendrez ! Nous n'avons jamais soutenu autre chose ; c'est nos principes ; » et toute la kyrielle.–Vous êtes très forts en fait de protestations pareilles ; vous vous évertuez même à passer pour féroces à force d'être forts, mais *chez vous* ce sont des mots, des mots, des mots, comme dit Hamlet, et dans la pratique, la ritournelle change. C'est même cet esprit de contradiction entre vos paroles et vos actes qui forme le sempiternel bout de l'oreille de vos affublements. Or, moi, votre très humble servante, dans la très modeste sphère où je m'agite, — Mettons que je m'agite, si cela peut vous être agréable,—je ne fais que parler de l'application, de la *pratique* des principes aux menus actes de la vie courante. C'est même, la vue du *pratique* ou de l'*impratique* dans le fait qui me pousse à remonter au *précis* ou à l'*imprécis* dans l'idée.—Eh bien, je soutiens que vous êtes catholiques-libéraux dans le jeu de vos relations domestiques par l'unique raison que vous dévoilez un incroyable faiblesse et un oubli complet de l'idée catholique, précisément dans l'application constante, usuelle et quotidienne que vous faites de la *Bonté* et du *Respect*. »

« Eh oui ! c'est comme j'ai le regret de vous le dire ; et quand je vous aurai montré quelle est l'*application* que l'on sait faire de cette même *Bonté* et de ce même *Respect* dans certaines familles, *application* dont peut-être, pour votre excuse ou pour votre condamnation, je l'ignore, vous n'avez — qui sait ? — pas seulement

l'idée, mais que je n'en ai pas moins vue, moi, vue de mes deux yeux, touchée de mes deux mains et admirée de tout mon cœur, dans toute sa réalisation pratique,)—alors, si rentrant en vous-même, vous ne vous reconnaissez pas dans cette peinture, vous ; Eh bien ce sera une preuve, n'est-ce pas, qu'il y a deux manières d'interpréter *par sa conduite* une théorie reconnue bonne de part et d'autre.—En simple bonne-foi, vous ne pouvez me dénier cette résultante. »

Maintenant, quelle sera l'interprétation *vraie ?* — (Elles ne peuvent *évidemment* l'être toutes les deux) — Quelle ? — Ah ! tenez, il y a un juge pour en décider, et il n'est pas à Berlin ; un juge, à qui l'on peut donner toute sa confiance ; c'est l'*Amour de la Famille.* Est-il besoin de vous *présenter* Son Honneur ?—Non, n'est-ce pas, qui que vous soyez. Ce magistrat des âges, il ne connait pas les *introductions*, non plus que les *lettres de recommandation.* Il s'affirme tout seul ; il rend ses arrêts au coin du feu, et ses arrêts sont bons, car son Banc a pour point d'appui, le *beau milieu* de tout honnête cœur.

Ces't donc *le mieux aimant* qui prononcera le verdict.

Or sus, huissier, faites avancer mon interprétation, et asseyez ma peinture sur la selette aux *témoins.*

Mais pardon, je m'aperçois qu'il se fait tard, et en vertu de mon pouvoir discrétionnaire de n'être pas indiscrète, je m'ajourne à huitaine.

Veuillez agréer, etc.

KATE LEWISSON.

7

BROOKLYN LE 30 AVRIL, 1873.

Sans autre préambule, voici mon interprétation de la *Bonté* et du *Respect* dans une famille Papiste ; Bonté et Respect étant l'expression de la solidarité qui doit exister dans les deux courants de ce que j'ai appelé *La Seconde Education*, assavoir : La foi dans le *Soi-même* et la répudiation du *Tout seul*, autrement dit, l'emploi des *autres*. C'est bien là en effet ma filière, si vous avez bien voulu pelotonner la chose avec moi.

Je n'ai pas découvert l'Amérique, mais j'y suis née, et j'y vis. Eh bien ! mon interprétation se tient sur ses pattes un peu de la même manière que Christophe Colomb, qui a découvert l'Amérique, fit tenir debout un œuf devant la Cour de Ferdinand et d'Isabelle,lesquels,—soit dit en passant,–sont, je crois, dans l'histoire le seul ménage ayant exercé *conjugalement* le métier de Roi. —On peut ajouter,......peut-être à l'appui,—que c'est ce ménage qui a inauguré pour le trône des Espagnes le beau titre de *Catholique.*—Mais *plega a Dios* que l'analogie *colombinement* ambitieuse qui vient de me tomber sous la plume ne me fasse pas faire une omelette. Enfin, je me permets au moins d'espérer que lorsque je vous aurai servi la manière dont il s'agit, pour moi, d'accommoder, pour vous, la *Bonté* et le *Respect* vous ne direz pas d'eux : « *Eux brouillés.* »

Détestable, n'est-ce pas ?— j'en conviens. Aussi pour éviter ce meschef, je me hâte de déserter les mauvaises insufflations de la cuisine et je grimpe quatre à quatre dans le *Dressing-room.* N-

vous effarouchez pas, je vous en conjure; c'est là qu'il me faut absolument vous faufiler mon interprétation. Pour ne pas vous faire languir, je vous dirai donc tout de suite que tout le secret papiste de mon commentaire consiste à habiller la *Bonté* en *Respect*, et réciproquement le *Respect* en *Bonté*. Nous allons donc chiffonner quelques instants ensemble sur la coupe, la couture, les *agréments* et les *dispositions* de cette toilette. Au surplus, c'est la *saison* du printemps.

Eh oui ! c'est cet échange d'habits ;—Les habitudes sont bien les habits de l'âme ;—qui donne son cachet à un intérieur papiste et qui le distingue des autres intérieurs, de ce qu'on appelle vulgairement le *commun des martyrs.—Commun* et *martyrisant*, c'est presque toujours à ces signes qu'on les reconnait.

Mais prenons un bon patron, le meilleur possible, et soyons savante......modiste.

Dans une famille, la *Bonté*, n'est-ce pas, c'est ce qui attire, et le *Respect*, c'est ce qui retient. La *Bonté* c'est une expansion naturelle et le *Respect* c'est un hommage volontaire. Eh bien, il s'agirait tout simplement, pour opérer mon travertissement moral annoncé, de mettre sur le dos du *Respect* quelque chose d'attirant, d'expansif et de naturel, et sur les épaules de la *Bonté* quelque chose qui sente la retenue, l'hommage et la préméditation. Papistement ça se peut.

Pour en venir à bout, il faudra que la *Bonté* s'inspire de la véritable dignité de ceux envers qui vous exercez cette bonté, et que le *Respect* ait en vue à son tour le véritable bonheur de ceux à qui vous déférez ce respect. Il faudra que la *Bonté* se fasse *intelligence* et que le *Respect* soit *sentiment*. Il faudra aussi ;—et c'est là un des points principaux, sinon l'unique,—que la *Bonté* se fasse avant toute chose l'enfant légitime et sage de la *Bonté du bon Dieu*, et que le *Respect* sache, également avant toute chose, devenir le père consciencieux et fidèle de cette intime génération morale qui s'appelle le *Respect de soi-même*. Il faudra en un mot, pour résumer ces données, que la *Bonté* ne soit ni de la *gâterie*, ni un système humain employé « *pour avoir la paix*, » expression très domestique, dont la véritable signification est : s'é-

tourdir, ou bien se boucher les oreilles ; et qu'en même temps le *Respect* ne soit ni du *strictisme*.—(Je ne sais si ce mot est français),—ni de l'*abdication* plus ou moins commode, mais toujours fautive, de sa propre responsabilité personnelle.

Voilà mon travertissement. Comme vous le voyez, n'est-il pas plutôt une vêture ? Et il en est ainsi de toute habitude et de tout *vœu*, sur lesquels le Papisme aura jeté son eau bénite en forme de croix, et balancé en rond son encensoir.

Ne croyez vous pas qu'il serait bon maintenant *d'essayer* un peu cette vêture sur quelques groupes de famille, spécialement sur ceux qui ont, dans l'ordre naturel des choses, le plus à exercer ce dualisme de la *Bonté et du Respect* ?—Prenons donc tout d'abord, le groupe le plus marqué et le plus marquant dans un pareil exercice ; le groupe des Parents et des Enfants.

Dans cette *classe*, il y a une loi fondamentale, innée, et que l'on peut vraiment affirmer indépendante de la volonté ; c'est la loi du sang, du sang avec ses artères et ses veines, c'est-à-dire, descendante pour la *Bonté*, et ascensionnelle pour le *Respect*, C'est un fait universel et indénié que les parents aiment plus leurs enfants qu'ils n'en sont aimés, et que le premier, le plus légitime, le plus instinctif respect des enfants se porte sur ceux à qui ils doivent la vie.

Eh bien, opérons la véture mutuelle dont je viens de parler.

Ah ! qu'ils *grandissent*, devant Dieu et devant les hommes, les Enfants, les Grands-Enfants qui s'appliquent, qui s'étudient, qui s'ingénient à avoir *des Bontés* pour leurs parents, à rechercher leurs goûts, à modeler leurs propres vues, leurs propres mouvements et mêmes leurs propres désirs sur le caractère ou plutôt les caractères de leur père et de leur mère, sur leurs tournures d'esprit ; en un mot, sur leurs besoins de satisfaction, de couronnement et de récompense !

Mais aussi, qu'ils sont profonds et qu'ils sont sages, qu'ils sont resplendissants d'une maturité surnaturelle, les Parents qui *pensent* à déverser une large, une efficace part de *leurs respects* sur la tête de ceux qu'ils ont vu si petits, qu'ils ont suivis an par an, mois par mois, jour par jour, croissant et se développant, qu'ils

t entourés de tant de soins physiques et de tant de tutelles orales, et qu'ils voient arrivés, on peut dire sans transition, ns avertissements, sans sommation, à l'âge, où souvent eux-êmes ils les portaient au bras et les berçaient dans leur berceau. e respect, dans la généreuse et pratique réalité du mot, ce spect tout spécial est rare, très-rare ; et cela se conçoit. On a ine à ne pas se figurer ses enfants en petites vestes d'écoliers en jupons courts de pensoinnaires.

En outre, comme en général, l'époque de ces petites vestes et e ces jupons courts est le *bel âge* de ceux qui en firent l'emplè-.—(Et cela, soit dit en passant, n'est bien souvent qu'une illu-on conventionnelle de l'esprit ; c'est l'encensement du temps assé dont parle, je crois, un poëte païen,) il arrive que dans sa anière de voir, ou en est resté là, on a *stoppé* à cette borne qui arque le long du chemin les milles de son existence. Absolu-ent comme tel individu d'esprit sans originalité qui a pu faire n passant, dans un voyage par exemple, quelques connaissances lustres, en reviendra presque toujours et jusqu'au dernier de ses urs à ce dada intellectuel des jugements qu'il porte.

Il y aurait tout un livre à faire sur cette donnée : *Du respect s parents pour leurs enfants*, si on voulait en analyser tous les ienfaisants détails. Mise consciencieusement en pratique, on ne aurait imaginer les beaux résultats qu'elle enfante, les consola-ices lueurs qu'elle projette, les fortifiantes émanations qu'elle istille, et, pour tout dire en un mot, l'association de secours mu-uels dans la compagnie d'assurance de la vertu, de la vraie vertu, ont elle est le dividende régulier, la prime dans les grands tira-es et, en toute chose morale, l'âme vivante, l'âme heureuse, l'âme énie de Dieu.

Or sus, croyez-moi, vous tous qui me lisez, croyez-moi, car je ais ce que je dis, cet avancement, cette particularité, cette dis-ibution, cet hommage de *respects* rendus dans la famille par les arents aux appréciations, aux idées, aux sentiments et aux hoix de leurs enfants,—quand les enfants, bien entendu, méri-ent ces respects *devant Dieu*,—c'est là l'indispensable comme unique condition,—ce reflux en un mot du *Respect descendant*,

vous le trouverez quelquefois chez les Protestants, quoique san consistance et prêt à s'évanouir comme un nuage d'Avril au pre mier souffle d'une contradiction d'*intérêts ;* vous le verrez e pulsations actives, stables, réfléchies, raisonnées, superbes et vrai ment sanctificatrices dans l'intérieur d'une famille faisant fran chement dans ses actes profession de papisme, mais chez des ca tholiques-libéraux, vous ne le rencontrerez jamais, jamais.

Est-il besoin maintenant de passer à d'autres groupes ; et pa la tête ne peut-on pas juger les membres ; par la sève du tron est-il difficile de se rendre compte de la frondaison des branches —Je ne pense pas. Voyez donc le *Respect* et la *Bonté* changean de costume de frère ainé à sœur cadette, ou bien, comme on di dans les familles, de *grande-sœur* à *petit-frère ?* N'y apercevez vous pas des perspectives bien vertes et bien touffues ?

Et le groupe de la femme et du mari ; c'est encore là que l *transtoilette* morale a du bon, et du vrai, et du réjouissant dan la plus pure et la plus haute acception de ce mot. Il est un fai acquis à toute observation simplement juste, et que les moraliste les moins religieux eux-mêmes n'hésitent pas à proclamer, c'es que la femme a, avant toute chose, un immense, presqu'un inson dable besoin de respects. Que fera le mari pour vêtir en lui l *Respect* du burnous blanc de la *Bonté ?*—Il fera pour sa femme du *Respect* qu'il lui donne le Respect du respect d'elle-même. E la femme dans ses instincts de bonté naturelle, dans ce qu'elle appelle « *son bon petit cœur de femme*, elle fera de cette *Bonté* la Bonification, la Bénéficence des bontés de son mari.—Il me semble en vérité que cette reproduction de mots, vrai mariage de la parole, n'est qu'un fruit du mariage d'idées que contient l'idée du mariage,quand on la fixe, cette idée, d'un regard papiste avec la hardiesse de la foi.

J'ai fini *mon mode* d'interprêtation.—J'ai été sur le point de dire : *ma mode.*—Qui sait ? il n'y aurait eu peut-être dans ce emploi du masculin pour le féminin qu'une *reprise* indirecte de ce changement de costume qui fait le sujet de cette Lettre. « La mode » écrit quelque part un grand-seigneur autrichien, que j'ai eu occasion de rencontrer dans quelques salons en Europe, qui

porte beaucoup de décorations, qui fait des livres en français comme passe-temps, et qui vit encore ; « La mode est une divinité despotique, mais capricieuse seulement en apparence, car « elle nait dans les profondeurs du cœur humain ; elle représente « les transformations dans les choses frivoles et presque toujours « aussi dans les choses sérieuses : Elle explique beaucoup, si elle « n'explique pas tout. »

Maintenant, ai-je, par le petit travail à l'aiguille qui précède, suffisamment expliqué l'assemblage, la suture de mon morceau que j'ai nommé le : *Soi-même*, avec mon autre morceau que j'ai intitulé le : *Les autres ?* ai-je efficacement exposé à ma devanture, l'heureux mariement de couleurs de la *Bonté* et du *Respect*, c'est ce qu'avec tout le *respect* que je vous dois, il vous est loisible de marchander, si vous avez eu la *bonté* de venir magaziner dans mon humble atelier de confection.—Je vous disais, il me semble, dès le début de cette commande que *Les autres*, c'était *tous* et c'était *chacun.* Tous à chacun, et chacun à tous, *sans s'oublier soi-même.*—Ce n'est pas sans raison en effet que *s'oublier* signifie quelquefois sacrifier le *respect de soi-même*, et que, quelquefois aussi, c'est une fausse *bonté* qui vous fait faire ce triste et malheureux *sacrifice.*—Enfin, je puis vous ajouter, pour fermer aujourd'hui mon échoppe que la marque de fabrique de ma machine à coudre porte le nom d'*Eglise Romaine*, et qu'elle est patentée S. G. D. G., c'est-à-dire sans garantie des gouvernements. C'est bien pour cela que la famille-modèle dont j'ai le patron devant les yeux quand je travaille pour vous, ne possède pas l'*infaillibilié* mais peut, je crois, s'assurer l'*infaillite*, car par son papisme elle participera à l'assistance du St. Esprit, qui est ainsi que je n'ai nul besoin de vous l'apprendre, l'unique et la complète explication de l'Infaillibilité du Pape.

L'Eglise Romaine, elle se nourrit de mysticisme, et c'est devant cette nourriture que les catholiques-libéraux détournent la tête et font la moue. Ils ont grand tort, et, s'il m'est permis de me servir d'une locution banale, ils boudent contre leur estomac. Rien n'est nutritif et rien n'est appétissant, quand une fois on y a goûté, comme un grain de mysticisme dans les repas de la vie

courante, de ce mysticisme à l'usage de tous et de chacun, du mysticisme qui possède la vertu de rendre tout le monde content et toutes choses faciles, de ce mysticisme enfin qui est véritablement la signature de la sainte Eglise universelle, cette *bonne faiseuse*......de TOUT. Aussi, je ne crains pas, en guise de révérence, de vous lancer cette autre définition du Libéralisme-Catholique :—C'est la croyance qui grignotte de l'Eglise, mais qui ne l'ingère pas.—N'est-ce pas d'ailleurs très catégoriquement de cette croyance que le grand nourricier, l'incomparable médecin, le *Sauveur* des âmes a dit, qu'a son tour « il la vomirait de sa bouche ? »

Veuillez agréer, etc.

KATE LEWISSON.

8

Brooklyn, le 6 Mai, 1873.

Ma foi, tant pis, j'y reviens encore. C'est peut-être une faiblesse babilleuse et......... habilleuse, puisque je me suis constituée, dans ma dernière lettre, la costumière très-libre échangiste de mon couple très protectionniste : *Mylady Bonté* et *Mylord Respect.* Mais, que voulez-vous ? Cette combinaison, je la regarde comme une bonne implantation du Papisme chez soi, en même temps que j'y vois une sorte de boussole de famille,—et la seule bien aimantée dans tous les nœuds de la navigation journalière.

Du reste, comme excuse de ma complaisance à vous entretenir de ce sujet, je puis faire valoir au bon sentiment, le sentiment d'une objection prévue ou facile à prévoir, c'est-à-dire, pas trop malaisée à confondre.—Quand on dit : « Je prévois une objection, » cela signifie qu'on a commencé intérieurement par se la démolir à soi-même, et c'est bien cela que j'appelle un bon sentiment. —Il reste bien entendu toujours une petite chose en suspens c'est de savoir si l'on sera pour les autres aussi heureux que pour soi-même dans de semblables démolitions ; mais, qui ne risque rien n'a rien.

Je prévois donc une objection, une mauvaise objection, qu'on pourrait bien élever contre l'échaffaudage de mon : *Soi-même* arc bouté sur mon : *Les Autres*, et de ma : *Bonté* basculant avec mon : *Respect.*

On pourrait dire :

Si l'on faisait de cette glose, dont la hardiesse est grande, une sorte de cathéchisme du foyer domestique, ... »—(Ici, j'interromprais tout de suite l'orateur pour ajouter à sa tirade ces mots indispensables : » à l'usage des grandes personnes et pour les cas de majorité d'âge aussi bien que de raison ») et l'objection reprendrait : « Soit, mais même dans ces limites, si l'on suivait à la lettre votre drôle de cathéchisme, il en résulterait une grande perturbation morale, en ce sens que l'on serait obligé de se soumettre à admettre et de comparaître pour reconnaître qu'il y a des enfants qui en savent plus long que leurs parents, des filles qui ont plus de bon sens que leurs mères, des fils plus raisonnables que leurs pères, des femmes plus théologiennes que leurs maris, des maris plus...... comment dirai-je,... plus... maternels que leurs femmes, que sais-je encore ? Bref, avec votre boutique de « *Ladies and gentlemen dressing-goods* » où vous invitez chacun, grands ou petits, jeunes et vieux, femmes et hommes, à venir se nipper indifféremment, vous paralysez le commerce, vous jetez du malaise sur la place, vous scandalisez l'ordre établi, et *tout le monde* conviendra que si tout le monde se laissait séduire par votre réclame, eh bien, sac-à-papier ! ce ne serait ni plus ni moins que *le monde renversé !* »

J'y répondrai :

D'abord, si l'on admettait en principe qu'il ne peut pas y avoir d'enfants *meilleurs* (je prends le terme le plus générique) que leurs parents, ce serait vraiment à se faire écraser par une locomotive, de désespoir. Songez donc, se dire qu'on est sur cette terre en l'année du Seigneur mil huit cent soixante treize et en l'année sept mille et tant du ménage Adam et Eve, et supputer la dégringolade morale où l'on est tombé, dans l'hypothèse qu'il n'est pas possible d'être meilleur que ses auteurs ! Et penser que ce n'est pas fini, que les générations qui nous suivent iront encore en dégringolant ! Cette donnée est navrante, spleenique et fataliste en diable ! Elle autoriserait vraiment le suicide...... en famille ; et le cas du Seigneur Ugolin dévorant ses enfants dans la tour de briques de Pise pour leur conserver un père aurait quelque semblant de morale, pour la conservation......de la morale.

Mais voyons, soyons francs. Pourquoi n'y aurait il pas des enfants meilleurs que leurs parents, des femmes plus fortes que leur maris, etc., etc., etc ? Quel principe évangélique s'y oppose ? Quel acte de l'Eglise s'est jamais refusé à consacrer ce fait ? Et vous même, qui ne voulez pas admettre la possibilité de ce fait, c'est-à-dire, de votre infériorité morale, quand c'est vous qui êtes parent et quand c'est vous qui êtes mari, ne le reconnaissez vous pas chez votre voisin, mille et mille fois ? Eh bien alors.. ?

Mais, voyez-vous, avec tout *le respect* du monde, je suis obligée de vous le dire tout *bonnement*. Le défaut de la cuirasse de votre objection, c'est tout uniment un défaut d'humilité dans votre for intérieur, et pas autre chose : il n'y a pas à dire : « mon bel ami,» pas autre chose, pas autre chose. Aussi, croyez-moi, payez vous quelques onces d'humilité dans votre appréciation *conservatrice* du *monde renversé*, et vous verrez alors le fait d'infériorité *conservatoirement* constaté, s'il a le malheur d'exister réellement *chez vous*, et—ce qui en vaut la peine,—de plus, *radicalement* redressé, si vous vous administrez en conscience cette petite potion dont je vous parle. Essayez et m'en donnez des nouvelles, *if you please*.

Oh ! qu'il serait bien plutôt édifiant de voir,—ce qui se voit d'ailleurs quelquefois dans une famille, — une mère se disant à elle-même : " Dans telle occasion, ma fille a montré un sentiment de la vérité si sincère, un tact si fin de ses devoirs, une profondeur de conscience si sensible que j'en rends grâce à Dieu : et que, pour ne pas faire de cette action de grâce une prière stérile et une dévotion en l'air, je n'ai qu'une chose à faire c'est de m'appliquer à emprunter à mon enfant pour ma propre conduite personnelle bien des lumières que le bon Dieu semble lui distribuer plus largement qu'à moi ! » — Or dites-moi, cela ne serait-ce pas être papistement *Soi-même* avec le concours actif des *Autres* ?

Qu'il serait encore beau de voir un père adresser cette très courte mais très vivace prière au Seigneur : « Mon Dieu donnez-moi des enfants qui soient meilleurs que moi ! »

Qu'il serait beau de voir une femme se dire intérieurement « Mon mari a quelque chose de tellement *femme* dans sa manière d'aimer nos enfants que c'est un grand repos d'esprit pour moi. Nos enfants, par cela même, auront en lui tant de confiance, et une confiance si progressive que leur éducation morale pourra être plus profonde et mieux comprise que celle de bien d'autres enfants...... qui n'ont pas une si heureuse mère. »— Et un mari faire de son côté cette même réflexion intérieure, encourageante et consolatrice : « Quelle tête elle a ma femme ! Elle a plus de jugement que moi, ma parole d'honneur !—Elle pénètre dans le sens sensé et substantiel des choses de manière à m'étonner. O le bon étonnement et la sainte merveille du bon Dieu ! C'est que j'y trouve un fier profit, moi. Ça me tient en haleine de conscience. Avec ce doux aiguillon de l'âme, impossible de broncher et il n'y a vraiment pas moyen de faillir en face de cette force vivante.— Dieu soit loué. »

Or, donc, dites-moi, Monsieur l'épouvanté ou Madame la scandalisée au sujet du *Renversement* que peut produire ma doctrine de la *Bonté* habillée en *Respect* et du *Respect* habillé en *Bonté* ne voyez-vous pas qu'il y a moyen d'arranger tout cela avec les cinq sols d'*Humilitas papistica* dont je viens de vous indiquer le traitement à suivre, à petites doses, en famille, tous les matins avant de déjeuner.—Et ce traitement, je le repète, je ne l'ai pas inventé, je l'ai *surpris* ; ce n'est pas du charlatanisme, c'est de la clinique. Demandez plutôt aux sœurs de charité qui vivent dans les hôpitaux ; —Toute famille n'a-t-elle pas un peu son infirmerie morale ? Et il y a aussi, vous le savez, des sœurs de charité qui n'ayant personne à soigner chez elles font des visites à domicile.

Il y aurait en outre une autre manière de réfuter la même maligne objection indiquée plus haut. C'est une manière un peu...... *enfant terrible*, — Tant pis ; ça ne sort pas de la famille.

Une mère avait un jour mené son enfant, une petite fille de sept ans qui savait lire, visiter un cimetière fameux. Je puis même vous dire que c'est le cimetière de Boston. Il est très re

nommé, comme vous savez. On y avait passé la journée presque entière, et l'enfant de sept ans avait lu, lu, lu, à s'en rendre malade. A peu près tout ce qui était gravé sur les tombeaux avait passé par ses petits yeux déchiffreurs et perçants. En quittant le *Dortoir des Morts* elle dit à sa mère : « C'est bien beau tout cela. Que de braves gens sont au Paradis, et comme c'est bien fait pour vous faire penser au bon Dieu ; mais, dites-moi donc, petite mère, où enterre-t-on les méchants ? »......

Je n'insiste pas ; j'espère que vous comprenez l'apologue.

Tout de même.il ne faut pas que je vous quitte sans y ajouter une *Morale*. c'est le condiment obligé de tout apologue.

La morale c'est toujours la même herbe, la même *simple* d'humilité. Ma flore pharmaçeutique est peu variée.

Vous savez bien, n'est-ce pas, que les gros, gros péchés, on les appelle mortels. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que notre infériorité morale vis-à-vis : *Les Autres* est une accointance relative avec la mort ; nous sommes moins *vifs* qu'eux ; et voilà tout. L'âge peut même, dans certains cas, y être pour quelque chose.— Une autre fois je vous apprendrai la manière de ne pas vieillir.— Pas possible !—C'est *parfaitement* positif.—Mais reprenons.— Voyez, d'un autre côté,ce que le bon Dieu nous dit de la mort ; il nous dit que c'est un sommeil : —“ Cette enfant n'est pas morte mais elle dort » Et puis : « notre ami Lazare dort » et aussitôt les disciples : « Mais s'il dort, il est sauvé.»—Je les ai toujours très-soupçonnés d'être papistes les disciples du Sauveur.—Qu'en faut-il conclure ? C'est que notre *infériorité morale* vis-à-vis de nos *inférieurs domestiques*, quand elle existe, ce que nous avons de plus *simple* à faire, c'est de la considérer comme un sommeil. Et alors, ça va presque tout seul ; nous n'avons qu'à nous réveiller pour reprendre aussitôt notre rang hiérarchique et supérieur. Ce n'est pas plus malin que cela. Ne faisons donc pas de notre intérieur tout à fait intérieur un cimetière avec toutes sortes d'inscriptions optimistes à l'endroit de nous-mêmes, car en vérité, en vérité je vous le répète, notre infériorité réciproque n'est qu'un mutuel *endormement*, et l'humilité le dissipe à

souhait par la sainte secousse de l'émulation catholique.—Et hip ! hip ! tout le monde sur pieds !

C'est la grâce que je vous souhaite, avec la bénédiction du *Franc-Parleur*.

Veuillez agréer etc.,

KATE LEWISSON.

---

on catholique.—Et

la bénédiction du

etc.,

E LEWISSON.